

Travail : le stress, arme indispensable au patronat

France Télécom, Technocentre de Renault, IBM : journaux et télé nous parlent beaucoup du suicide au travail. Ces situations concernent surtout des cadres, des ingénieurs, qui ont fait de leur travail quelque chose de sacré, à quoi ils donnent tout.

On nous parle moins des autres catégories de travailleurs. Dans la distribution, par exemple, on abat aussi les gens. Mais on ne prend pas le temps de les pousser au suicide, ils sont déjà virés et remplacés. Obtenir un maximum de travail par la menace, l'intimidation, les humiliations, c'est facile et ça ne coûte rien. En 2009, dans un pays comme la France, 16% des femmes salariées et 11,6% des hommes disent avoir essuyé des humiliations ou des menaces. Certains affirment avoir même été victimes de violences physiques au travail : 5% des femmes et 3,2% des hommes.

Le stress au travail, c'est loin d'être nouveau. Du temps des premières lignes de téléphone, les téléphonistes qui répondaient faisaient des névroses. Mais c'est vrai que quelque chose a changé.

Dans les années 1950 et 1960, les industriels ont découvert qu'ils pouvaient obtenir de meilleurs rendements, et de gros profits, en investissant beaucoup dans des machines modernes. L'on fait des économies sur les personnels et on augmente les cadences de production. Mais dans les années 1970, cette méthode a commencé à trouver ses limites. Des luttes se sont multipliées. Et puis, pour gagner même un peu en productivité, il fallait désormais des machines et des investissements trop importants et trop coûteux.

Les capitalistes ont alors changé leur fusil d'épaule. Ils ont cherché à obtenir plus de travail et plus de profits, mais sans augmenter -ou pas autant- leurs dépenses dans des machines nouvelles. Et comment obtenir plus de production avec les mêmes machines ? eh bien, en s'en prenant au mental du travailleur, en le soumettant à un stress qui l'aiguillonne pour en faire plus.

Cela n'a pu marcher qu'en faisant du chantage sur le salarié. Chantage à l'emploi, aux délocalisations. Cela n'a pu se faire surtout qu'en isolant le salarié. Les salaires, les primes, les horai-

res, tout a été individualisé. Et il a fallu que le patronat gagne des batailles contre les salariés. Ce sont les gouvernements de gauche des années 1980 qui l'ont aidé. Le monde du travail, qui ne s'y attendait pas, en a été démoralisé.

Après quoi, pendant 20 ans, patrons et gouvernements ont poursuivi : ils ont rendu l'emploi flexible, développé la sous-traitance, l'intérim. Grâce à quoi aujourd'hui, si l'on n'accepte pas de travailler sur plusieurs machines à la fois, ou si l'on râle parce qu'on doit mettre à la porte de l'hôpital un malade qui a encore besoin de soins, on nous montre la sortie : « *vous avez de la chance d'avoir ce travail, il y en a d'autres qui accepteront votre place* ».

Certains, qui se disent de gauche et soucieux de l'état du bon peuple qui se tue au travail, revendiquent de revenir aux années 1960, puisque cette époque connaissait un emploi stable. Mais quel patron serait assez fou pour faire aujourd'hui des dépenses qui vont le mettre en retard, question profits, par rapport à ses concurrents ? Non, pas moyen de revenir en arrière.

Ce qui nous tue au boulot, de désespoir ou à petit feu, c'est d'être isolés, chacun seul, donc faible et dans la peur. Il n'y a qu'une solution, rechercher les chemins de la solidarité. C'est difficile, il y faudra peut-être 20 ans aussi, mais nous n'avons pas le choix. Soit nous nous formons à l'idée qu'il faut résister, réagir, créer une force, s'organiser, soit nous allons vers un abrutissement moral et mental.

Cela commence par couper, en secret, dans les têtes, avec l'esprit « *maison* », qui nous lie corps et âme à l'entreprise. Et par voir en face que l'intérêt capitaliste nous amène à lui être soumis. Puis il faudra rechercher des alliés, avec précaution, patiemment, et constituer ensemble les graines qui fleuriront d'un nouvel espoir.

10/11/2010

L'Ouvrier n° 210

ON PEUT PHOTOCOPIER, FAIRE CONNAITRE, DIFFUSER L'OUVRIER
(boîtes à lettres, marchés, affichages dans les cités)

Pour recevoir d'autres numéros, nous aider, nous écrire :
L'OUVRIER BP 64 - 94202 IVRY/SEINE CEDEX